EXPLICATION ET EMPLOI DU MAGNÉTISME; PAR MM. BAPST ET AZAÏS

F.-G. Bapst, Hyacinthe Azaïs



IMPRIMERIE DE FAIN,
PLACE DE L'ODÉON, RUE DE RACINE, N°. 4.

3

EXPLICATION

ET EMPLOI

DU MAGNÉTISME;

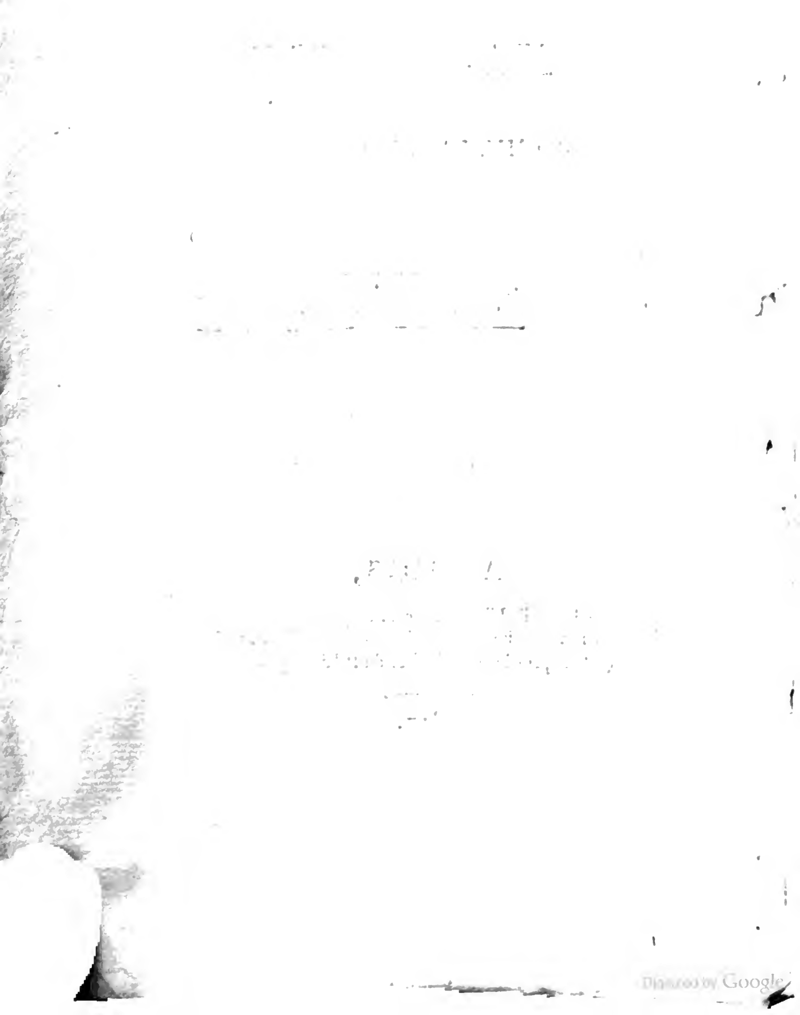
PAR MM. BAPST ET AZAÏS.

Considéré dans son ensemble, le Magnétisme est l'harmonie de l'Univers.

A PARIS;

CHEZ { GRABIT, Libraire, rue du Coq-St.-Honoré;
ALEX. ÉMERY, Libraire, rue Mazarine, n°. 30;
Et les principaux Libraires du Palais-Royal.

1817.



EXPLICATION ET EMPLOI
DU MAGNÉTISME.

INTRODUCTION (1).

Je suis né avec une constitution assez bonne. Pendant ma jeunesse, j'ai joui presque constamment des bienfaits de la santé; mais, vers l'âge de vingt-cinq ans, ma constitution commença à s'altérer; un long voyage, un régime insalubre, une maladie violente, et des remèdes indiscrets lui portèrent de fortes atteintes. Pendant vingt ans, je ne fis plus que souffrir ou languir.

Cette altération malheureuse affecta surtout mon organe de la vue. Ce sens précieux me fut enlevé par une goutte-sereine.

Aussitôt que les gens de l'art l'eurent déclarée incurable, j'eus recours au magnétisme par un reste d'espérance. M. Mesmer était alors à Paris; c'est à lui-même que je m'adressai, mais trop tard sans doute : M. Mesmer me magné-

(1) Par M. Bapst.

tisa infructueusement pendant six semaines.

Désormais résigné à la privation la plus cruelle, j'allai passer quelque temps à la campagne; et là, j'employai mon loisir à réfléchir sur ce magnétisme même qui n'avait pu me guérir. Ne l'accusant point d'inefficacité, pour avoir échoué contre mon infirmité; porté au contraire à lui attribuer quelques effets, parce que j'en avais réellement éprouvé, quoiqu'ils n'eussent point été curatifs, j'essayai sur moi-même si je ne pourrais point l'employer à diminuer au moins les autres causes de douleurs, auxquelles ma faible constitution continuait de m'exposer. J'obtins ce soulagement, et je m'attachai attentivement à reconnaître quels étaient les procédés qui produisaient en moi les effets les plus prompts et les plus salutaires. Je fis cette étude avec attrait, mais sans précipitation. Je parvins à réduire mes observations en règles constantes. Je crois utile aujourd'hui de publier ces règles et ces observations : elles méritent la confiance des hommes judicieux; je ne leur ai point donné légèrement mon adhésion; je les ai constatées lentement, attentivement, et avec la plus minutieuse exactitude; il ne peut y avoir en moi d'illusion; car c'est l'expérience seule, et l'expérience très-répétée, qui a produit paisiblement ma conviction; elle m'a fait son dis-

ciple ; sous sa direction, j'ai été moi-même l'observateur et le sujet.

Voici ce qu'elle m'a appris, et ce qui peut être aisément vérifié par tout homme patient, attentif et impartial.

FAITS.

1°. Quand j'ai une douleur locale, entraînant, soit une souffrance prononcée, soit simplement un malaise confus et général, je porte une de mes mains sur la partie malade ; je dispose les doigts en arc, comme le fait un musicien sur le manche d'un violon ; j'appuie plus ou moins selon que la douleur m'y invite. Au bout de peu de temps, je sens une pulsation à l'extrémité de mes doigts ; je compte alors les battemens dans un temps donné ; ils correspondent ordinairement aux battemens du pouls. Lorsqu'ils sont établis d'une manière sensible et soutenue, je fais, de mon autre main, les mouvemens du magnétisme ; c'est-à-dire que je promène cette autre main, lentement et légèrement, depuis ma tête jusque vers mes pieds, ayant soin en même temps d'observer si, pendant le mouvement de la main magnétisante, il y a une augmentation ou une diminution dans la vitesse des pulsations éprouvées par la main immobile.

2°. Ce que je reconnais alors, c'est que les pulsations se précipitent à mesure que la main magnétisante s'approche de certains points, qui tantôt sont placés sous la main fixée, tantôt sont placés en d'autres régions; et comme les pulsations se ralentissent à mesure que ma main agissante s'éloigne des mêmes points, je parviens, à l'aide de cette progression croissante et décroissante, à connaître exactement le siége des embarras ou résistances, qui occasionent mon mal.

Ce qui rend d'abord cette expérience délicate et difficile, c'est que l'on est porté naturellement à partager son attention entre la main fixée et la main agissante, ou même à la diriger principalement sur les mouvemens de la main agissante, tandis qu'il est essentiel de la diriger le plus fortement possible sur la main fixée et sur les pulsations qu'elle éprouve; la main agissante doit devenir une sorte de balancier mécanique, dont les oscillations s'opèrent avec constance et égalité, quoique l'on ne s'en occupe point.

3°. En observant encore ce que j'éprouve pendant l'opération que je viens de décrire, je reconnais que, pendant plus ou moins de temps, ma douleur augmente à mesure que les pulsations se précipitent, et proportionnelle-

ment à l'augmentation de vitesse; j'insiste alors de ma main agissante sur la région des résistances; je porte ainsi, et les battemens à leur plus grande vitesse, et la douleur à sa plus forte intensité; mais aussitôt je sens commencer un travail de détente; les battemens s'affaiblissent; la douleur diminue; elle finit par disparaître ainsi que les battemens; mais l'effet n'est entier et absolu que lorsque la résistance était concentrée sur un seul point. Il n'en est pas rigoureusement ainsi lorsqu'elle était étendue sur plusieurs points; alors elle n'est que soulagée, mais elle n'est point dissipée; il faut que je la poursuive partout où elle existe encore; c'est comme une succession de nœuds qu'il s'agit de défaire pour donner de l'égalité au mouvement.

4°. Quelquefois, laissant en observation la main fixée, je suspends les mouvemens de la main agissante, et je les remplace en imagination par une action semblable que j'impose à ma pensée. J'obtiens alors des résultats semblables à ceux que je décrivais tout à l'heure. Mais je dois reconnaître que j'ai été long-temps à constater ces résultats de la simple volonté; j'ai long-temps trouvé très-difficile d'imprimer imaginairement à ma pensée un mouvement magnétique, et en même temps de faire de ma

pensée une opération de réflexion, afin de pouvoir observer l'augmentation ou la diminution des battemens.

5°. D'autres fois, laissant toujours en observation la main fixée, j'ai remplacé l'action de la main agissante par celle de corps isolés ; et j'ai encore obtenu des effets semblables à ceux que j'ai décrits. Mais ces effets ont été plus rapides et plus prononcés lorsque, prenant ces corps de ma main agissante, et les plaçant comme intermédiaires entre cette main et mon corps, j'ai pour ainsi dire armé d'un secours étranger ma main agissante.

Quelquefois aussi, j'ai laissé mes deux mains en repos; je me suis borné à placer le corps intermédiaire sur le siége des résistances; et j'ai imprimé à ma pensée le mouvement du magnétisme; j'ai éprouvé alors également une augmentation d'efficacité de la part du corps intermédiaire.

6°. J'ai transporté ces procédés magnétiques de moi-même à d'autres personnes qui ont bien voulu s'y prêter, et qui étaient dans un état de maladie. J'ai placé une de mes mains sur une partie quelconque de la personne souffrante, sur son bras, par exemple; j'ai fait ensuite de mon autre main les mouvemens du magnétisme; j'ai senti alors, dans ma main

fixée ; des pulsations irrégulières qui ont augmenté de vitesse lorsque ma main agissante s'est présentée devant la région des résistances, et qui ont diminué de vitesse lorsque ma main s'est éloignée des mêmes régions. C'est ainsi, entre autres épreuves, que j'ai été conduit à insister magnétiquement sur la région de l'estomac dans bien des cas où la personne souffrante se plaignait de maux de tête ; et c'est ainsi encore que mes procédés magnétiques, commençant par rendre ces maux de tête plus violens, ainsi que mes propres pulsations plus rapides, ont toujours fini par dissiper le mal, et ramener aux simples mouvemens du pouls mes propres pulsations.

7°. Enfin, j'ai simplifié encore cette dernière expérience ; m'abstenant entièrement de toucher la personne qui s'y prêtait, je me suis borné à fermer légèrement ma main gauche sur elle-même, en sorte que mes doigts, disposés en arc, s'appuyaient sur le creux de ma main ; en même-temps j'ai magnétisé, de ma main droite, la personne malade. J'ai alors senti, dans ma main gauche, les mêmes pulsations et les mêmes variétés de pulsations que j'avais éprouvées lorsque j'avais fixé cette main sur le pouls ou sur le bras de la personne qui souffrait.

Tels sont les résultats que j'ai le droit de présenter comme certains, parce que je n'ai rien négligé de ce qui pouvait m'en donner la certitude ; et je dois aux procédés qui me les ont fait obtenir un résultat personnel qui paraîtra remarquable, et qu'il m'est doux de pouvoir attester. Ma santé, si chancelante depuis l'âge de vingt-cinq ans, si fréquemment exposée à de fortes maladies et à des douleurs cruelles, s'est rétablie d'une manière satisfaisante. Aujourd'hui, sous le poids de l'âge, et malgré les privations que la cécité m'impose, je n'ai qu'une habitude générale de faiblesse, mais je remplis très-bien toutes les fonctions principales; et, grâces à mes précautions magnétiques, que j'ai soin d'ailleurs de ne jamais accompagner du moindre remède, mes douleurs sont rares, fugitives; je mérite habituellement le titre d'homme bien portant.

Que je puisse maintenant user de l'une des facultés les plus heureuses dont ma santé me donne la jouissance; cette faculté, la réflexion, me conduit à tirer les conséquences suivantes des faits que je viens d'exposer.

CONSÉQUENCES.

1°. Puisque l'action qui s'exécute dans le sein de l'un de mes organes est augmentée

lorsque je le mets en communication soutenue avec un corps extérieur, libre et isolé, c'est une preuve que ce corps lui-même est foyer, ou canal, d'une action plus ou moins rapide, dont la matière se dérobe à mes regards, mais dont l'existence n'en est pas moins certaine.

2°. Puisque l'augmentation d'action procurée à mes organes par ce corps extérieur, devient encore plus grande lorsque je pose l'une de mes mains sur ce corps, c'est une preuve qu'il reçoit alors de moi-même une augmentation de matière en mouvement.

3°. Puis-je d'ailleurs douter que mon bras et ma main ne soient conducteurs d'une action plus ou moins rapide, lorsqu'il me suffit de leur mouvement soutenu vers un de mes organes souffrans, pour y augmenter les battemens et la douleur?

4°. Puisque les effets que j'obtiens du mouvement d'une de mes mains, ou d'un corps extérieur, acquièrent encore de l'énergie lorsque j'unis les mouvemens de ma pensée à ces mouvemens extérieurs; et même puisque je parviens à remplacer l'action de ma main et celle du corps extérieur par celle de ma pensée, lorsque je la prononce et que je la soutiens, c'est une preuve que l'action de ma pensée établit elle-même un écoulement matériel de

mon cerveau, où elle se forme ; jusqu'à l'organe auquel elle s'adresse.

5°. Des diverses actions que je viens de décrire, résulte, à un certain terme, la cessation de douleur dans l'organe qui me faisait souffrir : c'est une preuve que ces diverses actions ont eu pour effet de rétablir dans cet organe la liberté de mouvement ; car je ne puis concevoir la douleur, ou maladie, que comme un embarras de mouvement, et la santé que comme un dégagement de forces produisant leur équilibre.

6°. Enfin, lorsque j'applique à une autre personne les mêmes procédés magnétiques ; lorsque, même sans la toucher, je me rends pour elle l'être agissant, tandis qu'elle se tient dans une situation passive, j'obtiens des effets exactement semblables à ceux dont je me suis rendu moi-même le sujet : c'est une preuve que les mêmes procédés magnétiques, embrassant alors deux personnes, établissent entre elles une circulation inaperçue ; mais très-réelle, très-active, qui associe les deux personnes à l'unité et à l'ensemble des mêmes mouvemens.

De telles conséquences, si claires, si positives, sont elles-mêmes des faits généraux d'une grande importance ; qui doivent se rat-

tacher immédiatement aux lois primitives que le Créateur a données à l'univers.

La recherche de ces lois est la plus noble occupation de la pensée humaine ; et elle devait naturellement s'emparer de mon âme, puisque mon état de cécité concentrait mes réflexions, et puisque j'employais si fréquemment mon loisir à faire sur moi-même des expériences qui me ramenaient toujours aux mêmes idées générales.

Mais, il m'en coûte peu de l'avouer, ces idées générales, que je viens d'exposer sous le titre de *conséquences*, sollicitaient vainement mon esprit de les élever et de les étendre ; trop de connaissances en physique et en physiologie me manquaient ; et, privé de la vue, n'étant plus jeune, je n'avais que trop faiblement les moyens de les acquérir.

Je ne sentais ainsi, dans mon esprit, qu'une grande curiosité, sans espérer de pouvoir jamais la satisfaire, lorsque j'entendis annoncer, comme devant bientôt paraître, un système qui embrasserait l'explication de tous les faits, un *système universel*. Je l'attendis avec impatience.

L'auteur, M. Azaïs, publia un ouvrage préparatoire. Cet ouvrage, intitulé : *Des compensations dans les destinées humaines*, obtint un grand succès. Il satisfit d'abord mon cœur

par les consolations dont il le remplit : de plus, il me fit entrevoir, dans la constitution générale de l'univers, un plan de gradation, d'unité et d'équilibre, dont je sentais déjà la nécessité. M. Azaïs s'engageait à dévoiler ce plan dans toute son étendue.

Aussitôt que son livre parut, je m'empressai de me le procurer; j'en fis attentivement et plusieurs fois la lecture, par les secours d'un ami plein d'affection et de complaisance, qui me prêtait ses yeux, unissait ses réflexions aux miennes, écrivait sous ma dictée, revenait avec moi sur les choses qui me paraissaient dignes d'intérêt.

Je reçus, en effet, de l'ouvrage de M. Azaïs, non-seulement l'explication de tous les faits que j'avais observés moi-même, mais encore l'enchaînement de cette explication à une cause unique, universelle, qui donnait successivement naissance à tous les effets dont la nature se compose. Ma satisfaction fut soutenue, et ma conviction perpétuellement croissante.

Comme c'était spécialement du magnétisme que je m'étais occupé, je cherchai surtout, dans l'ouvrage de M. Azaïs, quelle était sa pensée sur cet ordre de phénomènes; je la trouvai clairement exprimée dans le passage suivant (*Système universel*, tome 5, pag. 241.) :

..... « Les effets funestes de toute surprise violente, et l'avantage des transitions dans notre régime, des ménagemens dans nos efforts, prouvent combien tout est lié dans notre économie.

» Comme tout est également lié dans l'économie universelle, et comme c'est principalement vers l'homme que se dirigent tous les rapports, il existe, en faveur de l'homme, plus qu'en faveur de tous les autres êtres, une communication universelle, un *magnétisme universel.* Cette communication peut, jusqu'à un certain point, être pressée et dirigée par des moyens extérieurs. A cet égard, un système de tentatives fut présenté 'vers la fin du siècle dernier, par un homme de génie. Ses succès furent d'abord éclatans et excessivement rapides; pour cette raison, ils furent terminés par un abandon injuste; car tout se compense dans les jugemens des hommes. Aujourd'hui la pensée de M. Mesmer doit reprendre la place qu'elle mérite dans les jugemens des hommes; et dans le système universel. M. Mesmer a fait comme tous les hommes de génie des siècles antérieurs, qui ne pouvant point attendre le temps où toutes les connaissances humaines seraient rassemblées, ont anticipé sur cette grande époque.

..... » Le magnétisme, considéré dans son ensemble, est la vie de l'univers. »

Fidèle à cette pensée, M. Azaïs me démontra en effet, par l'ensemble de son ouvrage, que le magnétisme, pris à sa source primitive, et suivi dans tous ses effets, physiques, physiologiques et intellectuels, était l'esprit de son système. J'y trouvai, dans tout son développement, l'emploi de cette puissance générale de communication et de rapports, qui fait de l'univers un tout harmonieux et immuable.

Cependant, après avoir lu de nouveau le *Système universel*, et l'avoir médité avec toute l'attention dont j'étais capable, quelques incertitudes de détail me restaient encore. Elles ont été dissipées par de puissans secours; je vais les indiquer :

En premier lieu, j'ai eu l'avantage, l'année dernière, de faire connaissance, à Versailles, avec M. Judel, homme très-judicieux, très-estimable, médecin habile. M. Judel, qui, depuis long-temps, cherchait à généraliser, sur le plan de l'univers, les phénomènes que lui présentait l'exercice de la médecine, y était parvenu à l'aide du *Système universel* ; il avait reconnu, dans l'ouvrage de M. Azaïs, cette méthode simple, soutenue, cette gradation parfaite, cette unité absolue, qui doivent

nécessairement former les caractères de la vérité universelle. M. Judel a eu la complaisance d'user, en ma faveur, de ses connaissances pratiques, pour me montrer combien est simple et facile l'application des principes de M. Azaïs aux symptômes qui caractérisent les diverses maladies. J'ai très-bien compris surtout les causes immédiates de la fièvre, et les effets utiles de ce mouvement.

Ainsi éclairé et fortifié, j'ai entendu annoncer, cette année, un nouvel ouvrage de M. Azaïs, sous le titre de *Manuel du philosophe*, ou *Principes éternels*. Je me suis empressé de le lire. Dans cet ouvrage, si étendu et si court, qui, en moins de cent pages, embrasse et unit tous les principes de physique, de physiologie, de politique, de morale, et à l'aide duquel M. Azaïs dit lui-même qu'il a résumé et perfectionné son système, j'ai trouvé en effet toutes les pensées fondamentales réduites à leur expression la plus simple, et liées entre elles selon un ordre parfait. Il m'a semblé alors que je devenais maître de mes idées sur tout ce qui se rapporte spécialement au magnétisme de l'homme, et que je me rendais clairement raison de tout ce que je savais par ma propre expérience, et de tout ce que je

pouvais considérer comme positif dans les expériences d'autrui.

Il ne me restait plus qu'une satisfaction à désirer, c'était de conférer avec M. Azaïs lui-même. Je lui ai écrit, en lui témoignant avec franchise mon estime pour ses ouvrages, et mon affection pour sa personne. Son caractère étant aussi simple que son système, il s'est rendu à mes désirs. Sa conversation, abondante et lumineuse comme ses écrits, a été pour moi la source de plaisirs profonds; ma situation, et l'état de mes idées me disposaient si bien à en goûter tous les avantages.

J'ai senti alors combien la science du magnétisme, encore obscurcie par tant de nuages, et poursuivie par tant de préventions, pouvait, en se faisant connaître, devenir grande, noble et utile; j'ai prié M. Azaïs de résumer par écrit le beau développement qu'il m'en donnait, afin de pouvoir associer à ma persuasion les hommes éclairés que les grandes vérités intéressent.

J'ai aisément obtenu de M. Azaïs ce résumé, et l'autorisation de le répandre. Ce que l'on va lire est exclusivement son ouvrage; et je dois ajouter que ce que l'on vient de lire a été rédigé par M. Azaïs; je lui ai remis le manuscrit que j'avais dicté; je l'ai prié d'en ordonner les

pensées et d'en épurer le style ; je n'ai point acquis le talent d'écrivain ; je ne me présente que comme un homme de bonne foi, attentif et judicieux ; je sens que j'ai le droit de me rendre ce témoignage.

Mon devoir est maintenant de déclarer que, si dans cette introduction, M. Azaïs a éclairci et fortifié mes pensées, il a modéré l'expression de mes sentimens pour lui. Toutes les fois que je parle de ce qu'il a fait, et de lui-même, j'ai la douceur et la liberté de pouvoir en dire davantage.

F. G. BAPST.

THÉORIE GÉNÉRALE (1).

L'UNIVERS est infini; chaque corps, chaque point en est le centre.

Le mouvement, action divine et incompréhensible, mais certaine, constante, réglée, universelle, anime sans cesse toute la matière. Chaque élément ne cesse d'exécuter et de transmettre une somme plus ou moins grande de mouvement.

De là, il résulte que chaque corps composé d'un nombre quelconque d'élémens, est un foyer d'*expansion* qui tend sans cesse à le répandre sur un plus grand espace.

Mais cette expansion indéfinie de chaque corps est nécessairement réprimée par l'expansion des corps qui l'environnent; et non-seulement cette répression le conserve, mais l'instrument de cette répression le dédommage constamment de ses pertes constantes. C'est aux dépens des corps environnans qu'il s'entretient, qu'il se nourrit.

Ainsi, par exemple, chaque globe isolé, tel que le soleil, la terre, chaque planète, chaque

(1) Par M. Azaïs.

étoile, est en expansion non interrompue chaque globe lance sa partie la plus subtil vers tous les globes qui l'environnent; et tou ceux-ci lancent vers le premier leur partie l plus subtile; ils se compriment mutuellemen et en même temps ils s'alimentent, parce qu ces envois mutuels pénètrent plus ou moi dans le sein de chaque globe et en renouvelle la substance.

Cet échange réciproque, produit imméd de l'*expansion* universelle, cause immédiate la *compression* universelle, moyen universel nutrition, et lien universel de conservatio est ce qui forme la puissance d'harmonie u verselle, ou le *magnétisme universel.*

Telle est la grande action générale. Ch chons plus près de nous comment elle s'ex cute.

La matière subtile, constamment lan par les globes de grandes dimensions, tels q le soleil et les étoiles, est la *lumière* forte visible; la matière subtile, constamment l cée par les globes de petites dimensions, t que la terre et les planètes, est la *lumi* atténuée, invisible; selon ses diverses fonctio on lui donne le nom de *calorique*, d'*électric* de *fluide électrique*, de *fluide magnétique*.

peut aussi la désigner par le nom de *fluide planétaire.*

Dans chaque planète, cette lumière atténuée pénètre tous les corps particuliers dont le globe est composé; et avant de s'échapper pour se porter directement vers les globes environnans, elle produit, de concert avec la compression extérieure, tous les phénomènes physiques et physiologiques.

La physique est la science des êtres *inorganisés* ou non vivans. La physiologie est la science des êtres *organisés* ou vivans.

Un être inorganisé est celui dans le sein duquel la matière subtile ne fait que passer, sans être retenue par des canaux qui la replient sur elle-même, la dirigent et la concentrent.

Un être organisé est celui dans le sein duquel la matière subtile trouve une constitution tubulaire qui la soumet à des directions particulières, et à plus ou moins de concentration.

Il suit de là, qu'entre les corps inorganisés, l'action d'échange réciproque, l'*action magnétique* est permanente, tandis qu'entre les corps organisés elle est intermittente ; ceux-ci ayant besoin d'un certain temps pour accumuler leurs moyens d'action, et ensuite d'un temps égal pour dépenser cette accumulation.

Aussi, entre les corps inorganisés, tels que



l'aimant et le fer, l'action magnétique ; par cela même qu'elle est permanente, se montre plus faible que celle qui, dans les momens d'expansion et d'échange, s'exécute entre les êtres organisés.

Tous les corps d'une nature quelconque qui composent un globe, tel que le globe terrestre, servent constamment de passage à l'électricité ou fluide planétaire ; mais, selon leur constitution plus ou moins dense, plus ou moins régulière, le fluide qui les traverse s'y tamise en globules plus ou moins subtils ; en sorte que l'émission électrique d'un corps quelconque est *majeure* de forme et d'abondance, eu égard à celle d'un corps qui a des issues plus fines, plus délicates, tandis qu'elle est *mineure* de forme et d'abondance, eu égard à celle d'un corps qui a des pores plus forts et plus ouverts. Ainsi, par exemple, dans l'état habituel, le fluide électrique qui émane d'un disque de zinc, est du *fluide majeur*, comparé à celui qui émane habituellement d'un disque de fer ; et à son tour, le disque de fer laisse échapper habituellement du *fluide majeur*, si l'on compare celui-ci au fluide qui émane habituellement d'un disque de cuivre.

Ce n'est pas tout ; dans un être d'une nature quelconque, dans une verge de fer, par exem-

ple, qui demeure quelque temps dans la même position, la constitution intime se modifie de manière à ce que l'ensemble de ce corps se trouve composé de deux ordres de canaux ou filières, parallèles entre elles, mêlées ensemble, mais indépendantes les unes des autres, se touchant sans se confondre, sans se gêner. Les unes se prêtent spécialement à l'écoulement du fluide majeur que la terre lance constamment; les autres se prêtent spécialement à l'écoulement du fluide mineur que la terre ne cesse également de lancer; mais ces deux fluides, dans les enveloppes de la terre, marchent en sens inverse; pour cette raison, dans une verge de fer qui a demeuré quelque temps fixée, le fluide majeur entre par l'extrémité ou *pôle* qui sert à l'évasion du fluide mineur, et que pour cette raison on nomme *pôle mineur*; réciproquement, le fluide mineur entre par l'extrémité ou pôle qui sert à l'évasion du fluide majeur, et que pour cette raison on nomme *pôle majeur*.

Cette distribution, de laquelle résulte l'*aimantation*, provient des circonstances de position qui font toujours que, dans un corps fixé, une partie se dilate plus que l'autre.

Et un globe entier, tel que le globe terrestre, doit être considéré comme un vaste corps ai-

manté. Celle de ses deux moitiés, que nous nommons *australe*, est plus froide, plus chargée de glaces, plus condensée que la moitié *boréale*, parce que, dans le cours de l'année, celle-ci reçoit pendant huit jours de plus l'action directe du soleil. Aussi, sous le rapport électrique ou magnétique, l'hémisphère boréal est l'hémisphère *majeur*, tandis que l'hémisphère austral est l'hémisphère *mineur*.

Passons maintenant aux relations magnétiques des corps terrestres ; et commençons par celles des corps inorganisés.

Prenons un barreau de fer aimanté. C'est, comme nous venons de le dire, un corps double sous le rapport de l'électricité. Si l'on en rapproche un second barreau de constitution semblable, et si l'on présente le *pôle majeur* de l'un au *pôle majeur* de l'autre, l'émission de chacun trouvera les canaux qui lui seraient appropriés dans l'autre corps, déjà remplis par un fluide en projection; elle ne pourra point s'y introduire; les deux courans se choqueront; ils contraindront les deux barreaux à reculer : c'est ainsi que ces deux corps sembleront se repousser mutuellement.

Il en sera de même si les deux barreaux se présentent l'un à l'autre par leurs *pôles mineurs*.

Mais si, au contraire, on met le pôle mineur de l'un en correspondance avec le pôle majeur de l'autre, alors les deux courans se continueront; chacun trouvera, dans le corps opposé, des voies ouvertes à son introduction; par cela même, l'émission de chacun sera favorisée, pressée; chaque barreau recevra, de cette accélération du fluide une impulsion intime qui l'entraînera vers l'autre barreau.

On voit d'après cela que, généralement dans la nature, les corps en émission d'électricité semblable doivent se repousser mutuellement, et que les corps en émission d'électricité différente doivent tendre à se rapprocher, à s'unir.

Aussi, il y a *antipathie chimique* entre les corps absolument *homogènes*; tandis qu'il y a *sympathie chimique*, ou tendance à l'infusion mutuelle, entre les corps modérément *hétérogènes*: je dis *modérément;* car s'ils sont hétérogènes à un fort degré, chacun manque de canaux appropriés à l'introduction du fluide qui vient le frapper.

Les *acides* et les *alcalis;* dont la sympathie chimique est si prononcée, ne sont hétérogènes l'un pour l'autre qu'à un degré modéré; car ils contiennent l'un et l'autre, mais en proportions ifférentes, la même substance.

Généralement, en chimie, qui est la physi-

que moléculaire, tous les phénomènes de *dé-composition*, de *combustion*, et ensuite de *re-composition*, de *neutralisation*, procèdent directement des relations électriques entre les corps modérément hétérogènes. Lorsque ces relations s'établissent vivement entre des substances aisément divisibles, ces substances même cèdent à l'impétuosité et à la permanence des torrens qui les traversent en sens opposés; leurs débris suivent la matière de ces torrens, aussi loin que les résistances le permettent; et lorsque cette impulsion est épuisée, ces mêmes débris se fixent, s'aggrègent, forment ensemble de nouveaux composés.

Nous venons de suivre, d'une manière générale, toutes les relations magnétiques entre les corps sans organisation, il nous sera maintenant facile de concevoir les relations magnétiques entre les êtres organisés. La différence entre celles-ci et les premières se réduit essentiellement à ce principe que j'ai déjà indiqué: Les relations magnétiques entre les êtres organisés, surtout entre les êtres très-sensibles, sont vives, multipliées, compliquées; mais elles sont intermittentes et sujettes à de grandes variations. Les relations magnétiques entre les êtres inorganisés sont permanentes, et à peu

près toujours égales; mais elles ont moins d'ardeur et plus de simplicité. Donnons quelques développemens à ce principe.

Sous le rapport électrique, un être organisé, d'une espèce quelconque, est un corps tubulaire partagé en deux moitiés correspondantes. De sa constitution et de ses habitudes dépend la distribution générale du fluide qui le pénètre. Une de ses moitiés laisse émaner du fluide qui est d'une nature *majeure*, eu égard à celui qui émane de l'autre moitié.

Toute plante, comme tout animal, montrent, dans leur état habituel et tranquille, cette *aimantation* générale.

De plus, chaque être organisé d'une nature élevée, chaque *homme*, par exemple, est, par l'ensemble de sa substance, foyer d'une émission électrique dont la constitution est *majeure*, eu égard à l'émission électrique dont la *femme* est le foyer.

Cette distinction est importante à retenir; elle donne immédiatement la clef de tous les phénomènes, soit physiologiques, soit intellectuels, qui caractérisent la distinction des sexes je crois devoir l'établir d'une manière précise :

Dans tous leurs rapports mutuels, l'*être viril* et l'*être féminin* sont, le premier, un foyer

d'action expansive très-compliquée, dont le *fluide majeur* est essentiellement le mobile; le second, un foyer d'action expansive très-compliquée qui a essentiellement pour mobile le *fluide mineur*.

Mais ici, comme dans toute la nature, la plus haute tendance magnétique procède de la modération dans les différences; et cette tendance a pour but ultérieur le complément d'union, duquel résulte le renouvellement des deux êtres par l'infusion mutuelle de tous leurs principes.

Enfin, chaque homme, chaque femme, considérés séparément, sont formés d'un ensemble de parties et d'organes qui tous ont, *magnétiquement*, des relations mutuelles; et chaque partie, chaque organe, est un foyer d'expansion électrique particulière, qui verse dans l'ensemble un fluide électrique particulier.

On voit maintenant combien de tels êtres ont d'intensité magnétique, comparés aux êtres inorganisés.

Mais il est évident que pour que leur action magnétique puisse être portée à cette intensité, il faut qu'elle ne s'exerce pas toujours; les êtres organisés doivent se montrer alternativement tributaires de l'*expansion* qui les met en développement, et de la *compression* qui les con-

centrent. L'on voit aussi que, alternativement, ils *veillent* et ils *dorment*; succession que les êtres inorganisés ne connaissent pas.

Une alternative également inconnue aux êtres inorganisés est celle de l'état de *santé* et de l'état de *maladie*. Toute leur existence se renferme dans la succession des deux périodes, l'une de *composition* qui les produit, l'autre de *décomposition* qui les détruit.

Un être organisé, soit qu'il se forme encore, soit qu'il parcoure sa période de retour, est en état de *santé*, lorsque toutes les relations magnétiques de ses divers organes se font mutuellement équilibre ; et, au contraire, lorsque cet équilibre est rompu, l'être organisé est en état de *maladie*.

La rupture de l'équilibre magnétique entre les divers organes d'un même individu peut se faire de plusieurs manières. En premier lieu, un organe trop employé devient un foyer d'expansion outrée. Tous les autres organes sont obligés de se dépouiller plus ou moins, en sa faveur, de leurs propres moyens d'expansion.

Au contraire, lorsqu'un organe est trop peu exercé, il s'oblitère ; c'est-à-dire que ses canaux n'étant plus suffisamment parcourus par des fluides électriques, ils perdent cette dilatation tubulaire qui leur est nécessaire pour s'acquit-

ter des fonctions organiques; la compression les serre, les affaisse; et si elle se prolonge, elle les réduit à ne plus être que des filets inorganiques. L'organe entier est alors devenu lui-même un être inorganique, c'est-à-dire, un être *paralysé.*

Ainsi, dans l'homme qu'aucun accident n'éprouve, la santé parfaite résulte de l'exercice alternativement et modérément imprimé à tous les organes.

Mais, indépendamment des accidens qui viennent subitement, ou comprimer avec violence certains organes, ou donner à certains autres une expansion qui les épuise, le mal-être, la mauvaise nourriture, les vices du régime, les incommodités de position, les contrariétés intellectuelles exposent sans cesse l'individu à la rupture de l'équilibre magnétique.

Il lui importe d'affaiblir les effets de ces causes tant qu'elles agissent, et d'effacer leurs résultats lorsqu'elles n'existent plus.

Ces moyens sont suffisamment indiqués à l'homme par l'*instinct*, lorsqu'aucune idée fausse n'en combat les inspirations. L'homme fatigué sentirait qu'il lui faut du repos; l'homme épuisé demanderait naturellement une nourriture succulente; l'homme affaissé par une lon-

gue compression appellerait les distractions et l'exercice.

Mais, d'une part, on se trompe quelquefois sur ce que l'on éprouve; il est des maladies si variables, si capricieuses, si compliquées! D'un autre côté, dans les choses qui, comme la guérison, nous touchent vivement, nous accordons difficilement notre confiance aux indications naturelles; elles sont si simples! Enfin, et c'est ici le premier fondement de la médecine, lorsque nous sommes malades, il est naturel que nous soyons pressés de guérir.

Il existera donc toujours un art de la *médecine*; car un tel art sera toujours invoqué; et d'ailleurs, l'homme éclairé reconnaît qu'il existe réellement, à la disposition de l'intelligence humaine, des moyens de seconder l'ouvrage de la nature. Mais qu'il est difficile de ne pas forcer cet ouvrage, ce qui est une manière si funeste de le contrarier!

Ce qui est indubitable, c'est qu'il y a une *hygiène*, c'est-à-dire, pour chaque individu, un esprit de conduite déterminé d'après ses besoins, ses goûts, son tempérament, ses habitudes; et cet esprit de conduite, nous l'avons déjà défini, invite chaque individu à s'accorder modérément et alternativement tous les plaisirs dont il est susceptible.

Mais il est des hommes, des femmes si sensibles ! et ceux-là sont exposés à des plaisirs si entraînans, par conséquent à des souffrances si cruelles !

C'est en eux surtout que les déviations magnétiques sont à la fois vives et fréquentes; aussi c'est en eux seulement que ces déviations peuvent jeter, dans l'économie générale, un désordre qui se manifeste au-dehors par des effets quelquefois si extraordinaires, qu'ils paraissent merveilleux.

Prenons un sujet extrême. Supposons une de ces femmes, souvent si intéressantes, que l'on nomme *vaporeuses*, et qui, en réalité, sont constituées de manière à ce que leurs fluides intérieurs soient d'une excessive mobilité.

Une telle femme passe successivement et rapidement par toutes les sensations contraires. Pour elle rien n'est inutile ou indifférent; elle est émue de tout ce qu'elle voit, de tout ce qu'elle lit, de tout ce qu'elle entend, parce que ses idées, d'une nature analogue à celle de tout son être, sont nécessairement d'une très-grande vivacité; et, sans qu'elle puisse l'apercevoir, tout objet dont elle s'approche entre avec elle en communication magnétique, parce que tout objet, foyer nécessaire d'une émission électrique, entre avec elle en échange d'électricité.

Si, par l'effet des mouvemens qui s'opèrent en elle, son expansion organique est généralement et également augmentée, cette femme est dans un état de jouissance très-active ; elle éprouve cette sensation vive et confuse, fugitive et ravissante, que l'on nomme *volupté*. Mais si, par l'effet de son choix ou des circonstances, toute son expansion organique se concentre fréquemment et rapidement sur un seul de ses organes, elle commence par goûter, à l'aide même de cette concentration, des jouissances impétueuses, bientôt suivies, soit d'une torpeur générale, soit d'intolérables douleurs.

Quels conseils doivent alors lui être donnés par l'homme éclairé qui la plaint ou qui l'aime?

Reposez-vous, lui dira-t-il ; éloignez-vous des objets dont la présence vous agite ; livrez-vous à des occupations paisibles ; cherchez des satisfactions douces et variées ; ainsi se rétablira dans votre être l'équilibre organique ; vous cesserez d'être passionnée ; vous serez calme et heureuse.

Mais si le désordre, à force de se répéter, de se prolonger, a affermi ses effets ; si quelques organes fondamentaux, tels que l'estomac, le foie, les poumons, ont été fréquemment et fortement contraints de contribuer, à leurs propres dépens, aux jouissances des organes des

sens, ou des organes de l'imagination et de la pensée ; si enfin, les organes fondamentaux ne s'acquittent plus que très-difficilement des fonctions qui leur sont confiées, alors l'organisme général est radicalement altéré ; les organes des sens eux-mêmes, et ceux de la pensée, s'affaiblissent, se fletrissent ; une atonie générale est le résultat incurable d'une si funeste exaltation.

Rien n'est plus pressant que de prévenir cette atonie générale avant qu'elle soit devenue incurable. Pour cela, il faut que l'homme éclairé qui s'intéresse à une si malheureuse victime, sache faciliter les effets naturels du repos, de l'exercice modéré, des distractions innocentes, et de la bonne nourriture ; c'est essentiellement à ces grandes sources du *magnétisme naturel* qu'il faut demander la restauration des forces organiques ; mais c'est ici le cas de reconnaître que leur bonne distribution peut être aidée par un *magnétisme artificiel.*

Nous avons supposé que l'homme éclairé, à qui était confiée la direction de cette œuvre salutaire, s'intéressait, par affection, à son objet.

L'état d'affection est un état d'expansion douce ; tout homme sensible, placé auprès d'une femme, d'un enfant, d'un être quel-

conque qu'il aime ou qu'il plaint, déborde magnétiquement hors de lui-même; et c'est ce qui fait son zèle, en même temps que son plaisir.

Qu'il se considère donc alors comme un centre d'émission vitale, et qu'il tâche de mettre à profit, le mieux possible, les secours inaperçus qu'il aime tant à donner. Pour cela, qu'il se rappelle que c'est réellement une aimantation générale qu'il s'agit de rétablir dans le sein d'un être en qui elle s'est perdue; que l'analogie soit son guide, parce que l'analogie des effets ne procède jamais que de la similitude des causes. Or, voici ce qu'elle apprend.

Lorsque l'on veut faire passer un corps inorganisé, tel qu'une lame d'acier, à l'état de corps aimanté, on promène lentement sur sa surface, et toujours dans le même sens, un corps dont l'aimantation est déjà forte et prononcée. Par cette opération, répétée et soutenue au degré nécessaire, on finit par donner la constitution magnétique au corps qui en était dépourvu; et constitution magnétique veut dire constitution favorable à l'écoulement et à l'équilibre des fluides magnétiques.

Un tel effet, attesté par l'expérience, et qui, pour cette raison, a cessé de paraître merveil-

leux, peut manifestement être reproduit entre deux êtres organisés, doués d'affection l'un pour l'autre, dont l'un possède avec énergie la constitution magnétique, tandis que l'autre l'a perdue, mais peut encore la recouvrer.

Il est vrai qu'une lame d'acier qui n'a point encore reçu l'aimantation est, sous le rapport du magnétisme, un corps non altéré, par conséquent ductile. On observe qu'une lame qui fut aimantée, et dont on a détruit la constitution magnétique, en la tordant, en la soumettant à un feu brusque, à des épreuves violentes, reprend l'aimantation avec beaucoup de difficulté; et un être organisé, une femme surtout que les passions ont bouleversée, est dans le plus grand état de trouble que la nature puisse souffrir. Mais aussi, pour peu que ses organes essentiels possèdent encore la constitution organique, ses ressources peuvent redevenir si abondantes; et, d'un autre côté, l'homme sain, fortement constitué, qui désire vivement l'aider à reprendre la constitution magnétique, possède lui-même tant d'action, tant de ressources qui sont étrangères aux êtres inorganisés! La conversation, par exemple, dont il sait choisir les sujets avec ménagement et adresse, peut servir le magnétisme par des moyens si doux et si puissans! le commerce

des idées touchantes, aimables, agréables, établit entre un homme et une femme un mouvement si intime, si fécond ! l'esprit est si pénétrant, surtout lorsqu'il est conduit par la tendresse !

L'homme éclairé rapprochera de la femme qu'il voudra soulager, des enfans qui lui soient chers. Les enfans bien constitués sont des foyers d'expansion naissante; les relations magnétiques qui s'établissent entre eux et nous ne peuvent être impétueuses, à cause de la distance d'organisation; et comme cette distance est moins grande entre les femmes et les enfans qu'entre ceux-ci et les hommes, les femmes, plus tendres que les hommes, plus caressantes pour les enfans, peuvent aussi en recevoir plus de secours magnétiques.

Un artifice magnétique très-innocent, et qui cependant, bien ménagé, pourra être d'une utilité marquée, sera de faire placer, lorsque le temps le permettra, la personne malade sous l'influence directe d'un soleil modéré. Si alors sa tête, demeurant toujours à l'ombre, elle s'étend dans une position commode, et si, venant de faire un repas doux et agréable, elle s'endort paisiblement, elle se réveillera satistisfaite et soulagée. On doit en effet, concevoir, d'après tout ce que nous avons dit, que

la lumière du soleil est la source magnétique la plus soutenue et la plus abondante.

Pour augmenter ou préparer l'efficacité de ce magnétisme solaire, des bains tempérés seront avantageux; ils disposeront l'ensemble de l'économie à une expansion uniforme.

Lorsque la guérison commencera, elle se fera vraisemblablement sentir comme partielle; en sorte que des douleurs, tantôt vagues, tantôt aiguës, émaneront de certains organes, et indiqueront une concentration locale à dissiper. Pour y parvenir, et d'abord pour en bien connaître le siége, il sera alors très-utile d'employer les *procédés régulateurs* : c'est le nom que je crois devoir donner à ceux qui ont été révélés par l'expérience à l'estimable auteur de l'introduction qui précède ce mémoire.

La réalité et l'efficacité de ces moyens ne peuvent être révoqués en doute, puisqu'ils ont été lentement cherchés et attentivement constatés par un homme plein de droiture, judicieux observateur, et auquel d'ailleurs une organisation délicate, secondée par les habitudes que la cécité impose, a donné un tact magnétique d'une extrême finesse.

Ces procédés régulateurs reçoivent de la théorie générale une explication facile; ce sont évidemment des moyens de distribution ma-

gnétique, par conséquent, dans le cas de désordre organique, des moyens d'équilibre et de guérison.

Mais, ce qui les distingue essentiellement, c'est qu'ils règlent une marche d'observation toujours parallèle, en quelque sorte, à la production des phénomènes. Ce précieux avantage manquait jusqu'à présent à la science du magnétisme ; la pratique de cette science était vague, incertaine, par conséquent sujette à de grandes erreurs et à de grands inconvéniens. Elle a maintenant des lois et des principes. L'état réel du malade, en même temps que le siége particulier de la maladie, se trouvent indiqués par le caractère particulier que l'action magnétisante donne aux pulsations artérielles. Ainsi, l'homme qui magnétise un malade, et le malade qui se magnétise lui-même, ont maintenant pour *régulateur* ces variations du pouls auxquelles le physiologiste et le médecin donnent si justement leur confiance.

Nous devons faire à présent une observation importante. En employant les procédés régulateurs sur une personne affectée de grands dérangemens organiques, il peut arriver quelquefois que le cerveau se montre le siége principal des résistances, et que, pour cette raison, en portant au plus haut degré dans cet organe l'intensité cri-

tique, on jette le malade dans l'état de *somnambulisme*. Toutes les facultés étant alors concentrées, le sommeil est partout, excepté dans la tête; là se réfugie toute l'expansion vitale, et là, elle jouit d'une énergie qui, à la fois, l'exalte et la trouble; le somnambule montre un excès de perspicacité et un excès de sensation (1).

(1) Je trouve à l'instant dans un des journaux du 3 avril (*Annales politiques*) que « M. le docteur Esquirol a lu à l'Académie royale des Sciences, un mémoire sur l'espèce d'aliénation mentale, qu'il désigne sous le nom d'*allucination*, expression nouvelle, qui indique le genre de folie dans lequel les individus éprouvent, par un ou plusieurs sens, ce que vulgairement on appelle *vision*, dont l'acception ne peut s'appliquer qu'au sens de la vue. »

Les somnambules sont passagèrement dans cet état d'allucination; par conséquent ils sont dans un état voisin de l'aliénation mentale permanente. Tout leur système sensitif est alors mélangé, confondu par l'exaltation et le désordre; aussi, chaque sens particulier, à force de se déplacer, semble n'avoir plus de siége : témoignage frappant en faveur de l'*unité de substance*, sur laquelle j'ai établi, dans le système universel, la théorie des sensations et des idées. J'ai dit : il n'y a qu'un sens, le toucher; il n'y a qu'un instrument de la sensation, le fluide lumineux, ou électrique, ou magnétique. Les distinctions des sens ne sont que des modifications locales; mais, par cela même que tous les produits de leur action sont similaires, et, comme tels, s'unissent et se combinent, leur action elle-même est partout similaire, et ils peuvent mutuellement se remplacer.

La nature des idées et des opérations intellectuelles, si clairement indiquée dans l'être organisé par l'*unité de système*, rend aisément raison de tout ce qu'il y a de vrai, et cependant d'extraordinaire, d'invraisemblable, dans les actes des somnambules. Mais, on ne saurait trop le dire, et trop se hâter de le dire : produire magnétiquement un somnambule, c'est sans doute produire un sujet d'observations très-frappant, très-important; mais c'est s'exposer à faire une victime, parce que le cerveau est un organe si délicat et si compliqué, que son excès d'intensité magnétique, au lieu de se résoudre en guérison, peut très-aisément se résoudre en désorganisation; ce qui alors amène l'imbécilité ou la démence.

Je pense donc que l'homme éclairé et généreux qui, dans la guérison d'une femme qui l'intéresse, veut faire intervenir le magnétisme, doit éviter, autant qu'il lui est possible, de la rendre somnambule. Si, par l'emploi des procédés régulateurs, il découvre que l'engorgement magnétique est déjà dans le cerveau, il fera sagement de ne pas en essayer l'excès, mais plutôt d'agir de manière à appeler l'intensité magnétique sur un autre organe moins important, moins délicat. C'est précisément parce que les opérations magnétiques s'adressent di-

rectement aux sources du sentiment et de la vie, qu'il faut tâcher de les conduire avec une extrême prudence; de même que, dans une œuvre mécanique, il ne faut toucher qu'avec autant de circonspection que d'adresse au premier ressort.

Il suit de là, généralement, que le magnétisme artificiel, lors même qu'il est dirigé par les procédés régulateurs, a besoin d'être secondé par la patience et du médecin et du malade. On ne fait pas vite les choses à la fois très-délicates et très-importantes; tout bon ouvrage demande du temps; et dans un être épuisé, bouleversé, le rétablissement de la santé est un excellent ouvrage.

Je viens de poser les principes du magnétisme artificiel; je dois maintenant insister sur l'idée générale que l'on doit en prendre.

Le magnétisme artificiel ne peut être que l'auxiliaire, et même l'auxiliaire timide, de ce magnétisme continu, fécond, *naturel*, dans lequel chaque être organisé puise sans cesse tous ses moyens de sentir et de vivre. Celui-ci, constamment dirigé par les deux puissances universelles, est l'instrument immédiat de toute opération organique. Dans le sein de l'homme, il commence par provoquer et soutenir les deux

opérations fondamentales, la *digestion* et la *respiration.* Développé ensuite par ces opérations même, il se verse dans l'ensemble de l'économie; il y porte l'action et le sentiment.

Ainsi, respirer avec abondance un air pur et tempéré, se nourrir au degré nécessaire de substances fraîches et vivifiantes, faciliter, par l'exercice, la circulation du sang, qui est le produit immédiat de la respiration et la nutrition, qui est le produit combiné de la digestion, de la respiration et de la circulation du sang, entretenir enfin, par la propreté et la gaieté, la transpiration des substances surabondantes, tel est le véritable régime magnétique; il a pour résultats connexes la sensibilité générale, la force intellectuelle et la santé.

Mais, lorsque l'on est temporairement victime d'un désordre occasioné, soit par des excès, des imprudences, soit par des causes funestes que l'on ne pouvait prévenir, la médecine et le magnétisme artificiel peuvent être invoqués au défaut de la patience. L'un et l'autre, bien conduits, peuvent faciliter les bienfaits du magnétisme naturel, abréger les douleurs en les rendant passagèrement plus vives, flatter ainsi le besoin qui ordinairement nous presse d'échapper à l'ennui des longs ménagemens et à la monotonie du repos.

Mais, n'oublions pas, afin de ne poursuivre le magnétisme artificiel, ni de nos préventions, ni de notre enthousiasme, que rien dans la nature ne peut être plus inégal que son application, et plus variable que ses résultats. Le même individu, surtout lorsqu'il est très-sensible, ne conserve pas deux instans de suite la même puissance organique; elle s'élève ou s'abaisse de moment en moment; certains effets magnétiques qu'il vient d'obtenir peuvent être subitement remplacés par des effets entièrement opposés. L'*intention* d'agir magnétiquement, intention dont il ne saurait toujours disposer, lui est cependant nécessaire, au moins à un certain degré : car le défaut absolu de cette intention expansive retiendrait en lui-même l'émission magnétique. Dans l'état de *haine,* on ne magnétise pas. D'un autre côté, les sujets sur lesquels il a vivement l'intention d'agir, ont besoin d'être disposés par un certain degré de *confiance* ; car, dans l'état de *défiance*, on se replie sur soi-même; on ne se prête pas à l'établissement des rapports extérieurs.

On voit ainsi que, de part et d'autre, mille circonstances indéterminées multiplient indéfiniment la diversité des effets. C'est ce qui distingue essentiellement le *magnétisme animal* du *magnétisme minéral*, et généralement de

toutes les sciences qui ont exclusivement pour objets d'étude les êtres inorganisés. C'est en même temps ce qui explique la résistance que de grands géomètres, de grands physiciens ont faite jusqu'ici à la science positive, mais très-difficile, du magnétisme animal. Ces hommes, d'un esprit accoutumé à l'exactitude, ne considèrent comme constaté que ce qui peut être uniformément répété et vérifié.

Enfin, ne craignons pas de l'ajouter, le magnétisme animal, par son extrême variabilité, par l'obscurité de ses causes immédiates, et par le merveilleux de certains effets, se prête, non seulement à l'abus que le zèle peut en faire, mais aux manœuvres de l'imposture. Il n'est pas étonnant que des hommes qui ont principalement la candeur pour caractère, l'aient repoussé avec obstination. Les meilleures choses souffriront toujours des torts de leurs défenseurs.

J'ose penser que le magnétisme universel, présenté maintenant sous son jour véritable, appellera sur lui, et la curiosité des âmes ardentes, et la réflexion des hommes éclairés, et le noble intérêt des hommes généreux; ceux-ci verront que leur caractère même est identifié avec la cause du magnétisme.

A M. BAPST,

En lui adressant la Théorie générale du Magnétisme.

Paris, le 10 avril 1817.

Permettez-moi, monsieur, de vous remercier du service très-important que vous venez de me rendre. Vous m'avez fourni une grande occasion d'appliquer le système universel, par conséquent d'en démontrer l'utilité, la vérité, et l'étendue.

Toute question d'un intérêt majeur, toute question qui embrasse un grand nombre de faits, et qui les prend dans tous les ordres de faits dont la nature se compose, ne peut être entièrement résolue que par un raisonnement général, découlant, avec force et unité, de l'ensemble des faits, des lois et des principes.

Et il n'est pas moins évident que la solution méthodique et entière d'une question de grande importance, appuie fortement à son tour le système qui la donne. Lorsque la lumière est portée dans une enceinte, jusque-là mystérieuse et obscure, tous les regards se tournent vers le flambeau qui la répand.

Rien n'était, jusqu'à ce moment, plus obscur, plus vague, plus mystérieux que l'enceinte du magnétisme animal; des faits précis, constatés et simples, manquaient au raisonnement qui cherchait à en élever la théorie. Aussi, je ne m'étais point permis de le traiter directement, lorsque j'avais établi les bases et les distributions principales du système universel. Je m'étais borné à considérer le magnétisme animal sous ses rapports généraux; j'en avais indiqué les sources primitives, et je l'avais lié, mais toujours d'une manière générale, à l'action constante et nécessaire du principe universel.

Je dois avouer d'ailleurs, qu'à l'époque où j'écrivais mon système, j'étais moi-même entraîné par les préventions dont le magnétisme-pratique était l'objet. J'étais porté à croire, comme beaucoup d'hommes judicieux, que le magnétisme-pratique n'était encore qu'une œuvre rendue plus qu'incertaine, par la crédulité d'une part, de l'autre par l'exaltation, et quelquefois par l'imposture.

Cependant la réflexion, l'analogie, et les grandes considérations physiologiques me conduisaient à pressentir qu'il y avait nécessairement bien des choses vraies dans cet ordre d'épreuves.

Je me disais d'ailleurs que le magnétisme-pratique était soumis, depuis plus de trente ans, à une controverse animée; que cela seul prouvait qu'il était réel jusques à un certain point; car, dans ce siècle, il eût été impossible de donner, pendant trente ans, une existence, même litigieuse, à une imposture manifeste. Mais, d'un autre côté, dans ce siècle essentiellement judicieux, le magnétisme-pratique, sans cesse reproduit, aurait fait inévitablement la conquête de l'opinion générale, si, par le tort sans doute de quelques-uns de ses défenseurs, ou par l'exaltation inconsidérée de quelques-uns de ses adeptes, il n'avait pas lui-même gâté sa cause, en s'enveloppant de prestiges et d'erreurs.

Ainsi, comme tous les hommes qui cherchent à démêler la vérité là où elle semble chercher à se montrer elle-même, je désirais les éclaircissemens du temps et de l'expérience.

Mais, enfin, l'expérience est maintenant suffisante et suffisamment prolongée. Non seulement le magnétisme animal existe, c'est ce que déjà le système universel avait démontré, mais un magnétisme-pratique peut être exercé. Depuis trente ans, un certain nombre d'hommes se livrent à cet exercice, et ils obtiennent des effets.

Or, lorsqu'une fois sur un sujet, de quelque nature que ce puisse être, les choses en sont venues à un tel point, que l'on ne peut plus nier qu'il y ait des faits, quelque extraordinaires, ou même invraisemblables qu'ils puissent paraître, il ne s'agit plus que d'en chercher la cause; les révoquer en doute, c'est montrer des préventions irréfléchies, ou de la paresse d'esprit.

Afin de pouvoir traiter le magnétisme animal avec méthode, et le soumettre à une théorie générale, il ne me restait donc plus qu'à prendre une connaissance précise de faits certains, constatés; et ce que je devais désirer surtout, c'était que les faits magnétiques dont je parviendrais à acquérir la certitude, fussent les plus simples dans cet ordre de phénomènes; parce que, dans tous les ordres de phénomènes, les faits les plus simples sont nécessairement les faits les plus généraux, les plus positifs, les plus réguliers.

Vous avez bien voulu m'appeler, monsieur, pour me donner communication de procédés magnétiques, dont la marche ne saurait être plus concordante avec ce que la réflexion exige, et dont les résultats ne sauraient être plus généraux et plus simples; aussi, comme la lecture du système universel vous avait déjà fait

entrevoir l'explication de ces résultats; la connaissance plus exacte que je devais avoir de ce système, m'a donné les moyens de satisfaire pleinement votre esprit, en rendant cette explication méthodique et complète.

Et tout homme éclairé, attentif, judicieux, qui voudra bien me proposer une question nouvelle, après avoir commencé par la bien étudier dans ses détails, afin de pouvoir la poser au gré d'une expérience précise, servira avantageusement la cause de la vérité universelle, en me fournissant une nouvelle application positive, simple, évidente, du système qui l'établit.

Tel devait être le caractère spécial du *système universel*, lorsque l'esprit humain parviendrait à le découvrir. Fruit de la raison et de l'imagination, appliquées à la recherche des causes, il ne pouvait se montrer, pour la première fois, que lorsque tous les effets de *nature apercevable* seraient exactement connus. J'entends par effets de nature apercevable ceux qui, indépendamment de toute explication, de toute hypothèse, se montrent à nos yeux, ou se laissent saisir par nos instrumens, de manière à entrer dans le domaine de l'observation directe. De tels effets, je le dis encore, devaient former d'abord les fondemens du système universel

parce qu'ils devaint former les bases premières et inébranlables des connaissances humaines.

Mais, parvenu à ce terme, d'*avoir vu directement et attentivement tout ce qui pouvait être vu*, l'homme ne pouvait plus s'avancer qu'à l'aide de l'imagination qui conçoit, et du raisonnement qui ordonne, juge et modifie. Le domaine de l'*inapercevable*, quoique très-nébuleux et immensément étendu, devait finir par être parcouru et connu avec une exactitude parfaite; ce devait être *lorsque l'explication de l'inapercevable se trouverait liée, par l'unité la plus rigoureuse, à la connaissance déjà acquise, déjà précise, de tout ce qui peut être aperçu.*

Or, j'ai la satisfaction de pouvoir l'affirmer: le système que j'ai présenté est un édifice qui a pour base les faits les plus apercevables, les plus constatés, et les plus simples, pour étendue, l'ensemble des faits, soit apercevables, soit non apercevables, et pour lien de construction, l'unité la plus rigoureuse : ce système est donc celui de la vérité.

Si l'on me demandait maintenant pourquoi dans ce siècle, que je me plais de nouveau à qualifier de siècle judicieux, le système de la vérité n'a point encore entraîné la persuasion générale, je pourrais en rapporter un grand

nombre de raisons, tenant les unes à de grandes circonstances, les autres à des circonstances bien moins importantes, mais qui me sont personnelles; en développant celles-ci, j'insisterais principalement sur l'état d'imperfection dans lequel se trouvaient en moi mes propres pensées, lorsque je les présentai pour la première fois. Je me trompais sur un grand nombre de détails; mon système était essentiellement vrai; mais moi-même je ne savais encore assez ni l'entendre ni le produire; j'avais besoin de l'étudier avec plus d'attention encore; et de suivre, pour l'établir dans toutes ses parties, ses indications les plus simples; car c'était surtout de simplicité que manquait mon œuvre particulière, dans laquelle, comme dans une ébauche nébuleuse et informe, était renfermé le système universel.

Les résistances judicieuses que je provoquai alors, et les préventions qui en résultèrent, m'ont fortement éloigné du terme auquel mes travaux semblaient devoir me conduire. Quoique j'en aie beaucoup souffert; je suis loin aujourd'hui de m'en plaindre; l'étude des hommes et des événemens m'a démontré que si lorsque j'exposai pour la première fois, il y a onze ans, le système universel, aux premiers savans de l'Europe, je l'avais possédé comme je le pos-

sède en ce moment, j'aurais obtenu leur suffrage.

Une destinée écartée peut-elle être reprise? Depuis long-temps j'en formais le désir; aujourd'hui, il me semble que j'en conçois l'espérance. Sans doute, les hommes sont obstinés dans leurs premiers jugemens; quelquefois l'amour-propre, plus souvent l'indifférence, les détournent d'examiner de nouveau ce que déjà ils ont combattu. Cependant la bonne foi que je mets dans l'aveu de mes anciennes erreurs, doit, ce me semble, désarmer l'amour-propre; et l'importance d'un système universel doit vaincre l'indifférence. Si le mien est vrai, s'il est universel, c'est la gloire des sciences et la tranquillité des opinions humaines que l'on s'expose à rejeter; et si la vérité ne le soutient pas, le renverser doit être si facile!

Mais non; il est impossible que le système de l'unité rigoureuse ne représente pas la vérité universelle, lorsque d'ailleurs il embrasse avec gradation l'ensemble des faits. L'unité, c'est l'harmonie; et, dans un système universel, l'harmonie parfaite, ou la subordination exacte de toutes les parties à un principe fixe, ne peut être établie qu'en conformité de ce qui existe; car tout ce qui existe est nécessairement harmonieux et subordonné.

De telles considérations, si frappantes de simplicité et d'évidence, forment la pensée principale, et comme l'instinct des bons esprits. C'est à elles, monsieur, que je dois l'opinion que vous avez prise du système que j'ai présenté; et cette opinion, que vous prononcez d'un ton si honorable, relève ma confiance, en m'invitant à croire qu'elle pourrait servir de précurseur, d'instigateur même, à l'opinion publique. Quel homme impartial ne trouverait point à votre suffrage un caractère remarquable? Quel homme généreux n'en serait point touché? Respectable par votre âge, environné de l'estime et de l'affection qui s'attachent aux qualités les plus nobles, digne d'un profond intérêt par votre situation, et par la douceur avec laquelle vous la supportez, habituellement livré à la méditation par la privation de l'organe spécialement chargé de fournir des distractions à la pensée, vous avez, monsieur, tout ce qui donne le droit d'être écouté. Quel homme, dans la concurrence de ses préventions antérieures et de votre témoignage, ne deviendra pas du moins indécis? et si, ramené à ce doute judicieux que la prudence conseille, il suit avec attention l'enchaînement de mes pensées, si, pour en apprécier la justesse, il les applique spécialement aux faits particuliers

dont il a le mieux acquis la connaissance, s'il imite ainsi, et votre zèle mesuré, et votre marche précise, qu'obtiendra-t-il ? une conviction semblable à la vôtre; par conséquent, une disposition franche à me soutenir.

J'en reviens donc, monsieur, grâce à vous, à concevoir aujourd'hui un espoir de succès que bien des événemens, bien des hommes, et, de ma part, plus d'un faux mouvement avaient reculé, sans pouvoir cependant l'éteindre. Forcé, par le sentiment de l'évidence, de donner ma plus ferme adhésion au système de l'unité, j'en étais venu à craindre que l'établissement unanime de ce système inébranlable ne fût renvoyé à des temps peut-être éloignés. Je n'osais plus même me promettre que mes enfans pussent recevoir la récompense de mes travaux, et être contemporains du succès de mon ouvrage.

Une pensée plus forte, plus pénible peut-être, se joignait à cet abandon personnel de mes droits et de mes vœux. En considérant l'état des esprits, l'état des sciences, l'état des peuples, je voyais se former une grande lacune dans la progression des connaissances humaines. Encore un peu de temps, me disais-je, et les sciences positives seront absolument délaissées; et le besoin d'ordre, d'unité, de

simplicité, qui seul aujourd'hui pourrait les alimenter et les étendre, ne sera plus même éprouvé; et il faudra recommencer, du moins en Europe, toutes les acquisitions de l'intelligence; et, sur cette route du tâtonnement inquiet, de l'étude recommencée, il faudra s'exposer à retrouver les préjugés, les disputes dogmatiques, la superstition, le fanatisme; et l'on verra, en divers points, des mysticités ténébreuses envahir l'imagination des hommes sensibles......, et la barbarie de l'ignorance replongera dans le chaos nos vieilles sociétés!

Ah! que du moins elles aient le partage de la vieillesse, qui est l'ordre dans les pensées, et la paix donnée par un long savoir!

Attristé par ces craintes, j'implorais au fond de mon âme le zèle des administrateurs des peuples; je désirais les voir frappés de cette prévoyance que donne la marche universelle des événemens et des choses. Vous, leur disais-je, qui voulez à la fois rétablir la tranquillité sociale et relever la dignité humaine, hâtez-vous, le temps presse; la vérité s'obscurcit, car la science n'est presque plus entendue; elle n'est presque plus désirée; le vague nous ressaisit; derrière ses voiles nébuleux se cache la discorde; et lorsque la discorde se met dans l'esprit humain, l'ordre social est impossible.

J'en appelle au sentiment intime de tous les hommes éclairés ! Quelle puissance aujourd'hui serait assez forte pour rassembler et fondre ensemble les opinions humaines? Serait-ce un *dogme*, un *sentiment*, même le plus vertueux, le plus moral? Non; c'est la vérité seule, et la vérité positive, démontrée, applicable à tous les faits, à tous les êtres, à tous les rapports des êtres; en un mot, la vérité universelle.

J'en offre le dessin, incorrect sans doute, mais pouvant, à l'aide d'un examen soutenu, servir à la connaissance du plan de l'univers, et à la construction d'un édifice qui le représente.

Possesseur, autant que j'ai pu le devenir, de tous les faits principaux, de toutes les vérités générales, mais hors d'état de porter par moi-même le flambeau d'une exactitude absolue dans tous les détails de la nature, je sollicite les hommes profondément instruits de me prêter leur secours. Que, sur chaque branche particulière de la science générale, je reçoive les généreuses lumières d'hommes qui vous ressemblent, Monsieur, d'hommes qui veuillent bien me fournir des faits constatés et précis, comme ceux dont vous venez d'enrichir la science du magnétisme; et bientôt le système universel, déjà développé dans toute son éten-

due, sera encore fortifié dans toutes ses parties. La vérité universelle, lien indissoluble de toutes les pensées, deviendra, pour l'esprit humain, une propriété de tous les lieux, de tous les temps, de tous les peuples; un monument inébranlable de conciliation sera élevé par le dix-neuvième siècle en faveur des générations futures; et ce monument, tous les siècles antérieurs l'auront préparé.

Ainsi seront venues s'enchaîner, dans ce siècle éminemment philosophique, les deux grandes périodes de l'espèce humaine : la période d'étude, de recherches, de curiosité, d'inquiétude, d'expériences, et la période de vérité.

Destinée imposante; elle mérite d'être secondée. Permettez-moi, Monsieur, de dire en votre nom que tel est votre vœu pressant, et que vous avez également trouvé en moi un homme ardent à le former.

AZAÏS.

NOTE

DES OUVRAGES DE M. AZAÏS.

Des Compensations dans les destinées humaines, 3 vol. in-8°.	12 f.	» c.
Un mois de séjour dans les Pyrénées, 1 vol. in-8°.	3	»
Manuel du philosophe, ou Principes éternels, 1 vol. in-12.	1	50
L'Ami des Enfans, par M. et madame Azaïs, 24 vol. in-18, ornés chacun de deux gravures.	24	»
Système universel, 8 vol. in-8°.	30	»
(Les 5 derniers vol. se vendent séparément. . et ils peuvent être lus séparément, parce qu'ils sont accompagnés du précis des trois premiers volumes.)	18	»

Sous presse, et devant paraître le 25 avril, *Jugement philosophique sur J.-J. Rousseau et sur Voltaire*; par M. AZAÏS.